

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

III

Don Luis Perez, nous lui conserverons ce nom jusqu'à nouvel ordre, revenait doucement vers la grotte, fumant son cigare, s'arrêtant de temps à autre pour prendre quelques points

avait atteint presque l'extrémité de la galerie débouchant dans la caverne, lorsque tout à coup, Diamant, qui allait et venait en avant, s'arrêta et tomba en arrêt, tout en poussant un hurlement sourd.

Après avoir calmé son chien d'un geste, don Luis arma son fusil, s'avança avec précaution, inquiet déjà et craignant qu'il



Soit, répondit don Sylvio, je suis prêt à faire ta partie.

de repère, au cas où plus tard, lorsqu'il reviendrait, sa mémoire lui ferait défaut; admirant consciencieusement ces voûtes et ces cryptes grandioses produites par un caprice de la nature à la suite de quelque cataclysme antédiluvien; il se demandait comment il était possible que la caverne, servant pour ainsi dire de péristyle avec ces lourdes colonnes de granit, à ces interminables galeries, fût jusqu'à ce soir demeurée inconnue de tous, malgré le soin avec lequel le hasard s'était plu à en marquer l'entrée.

Cependant il n'y avait pas de doute à conserver à ce sujet, la présence fortuite du Jaguar le prouvait péremptoirement.

Tout en raisonnant ainsi avec lui-même, le jeune Mexicain

fût arrivé malheur à son nouvel ami, arrivé à l'angle de la galerie, il se pencha en avant et regarda.

Il retint à grand-peine un cri de surprise au tableau singulier qui s'offrit alors à ses regards.

Un jeune homme à peu près de son âge, aux traits fins, distingués et à la mine hautain, dont le teint pâle, légèrement olivâtre, tranchait sur la nuance d'un noir bleu de son opulente chevelure, vêtu, comme lui, d'un riche costume de Ranchero, était à demi couché sur une peau d'ours gris, fumant nonchalamment un puro, qu'il tenait de la main gauche, véritable main de femme, exquise de formes et de blancheur.

Cet inconnu rêvait ; il avait les yeux baissés, leurs longs cils faisaient ombre sur ses joues ; parfois il caressait et tordait de ses doigts affilés la fine et soyeuse moustache noire qui surmontait sa lèvre supérieure d'un rouge sanglant, derrière laquelle apparaissaient des dents bien rangées et ressemblant à un double fil de perles.

Ce jeune homme ainsi posé dans le cadre sévère de la grotte, était admirable de nonchalance rêveuse.

— « *Cuerpo de Cristo !* » murmura don Luis en se frappant le front, c'est don Estaven ! Comment et pourquoi est-il ici ? Mais où donc est l'Oiseau-de-Nuit ?

Ce fut en vain qu'il explora la grotte du regard, il n'aperçut pas le Sachem indien.

— « *Vivo Dios !* » reprit-il, voilà qui devient sérieux ; qu'est devenu le Chef ? l'aurait-il tué ? Oh ! oh ! voilà qui demande à être éclairci ! et cela, tout de suite.

Sans plus hésiter, il pénétra résolument dans la grotte, et marcha droit au jeune homme, qui, sans se déranger, le regardait venir en souriant.

Don Luis remarqua alors avec surprise que Diamant, bien qu'il eût le premier donné l'alarme, ne semblait nullement se préoccuper de l'inconnu, auquel il n'accordait plus la moindre attention.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura don Luis à part lui.

Il se préparait à interpeller l'inconnu, lorsque celui-ci lui dit en riant :

— Eh ! arrivez donc, mon cher don Luis, voici un siècle que je vous attends, je commençais à croire que, perdu dans ces labyrinthes inconnus, vous ne reviendriez plus, et que je serais forcé de me mettre à votre recherche.

Don Luis demeura ahuri, la bouche béante, ne comprenant rien à cette scène.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? reprit l'inconnu toujours riant.

— Si, je vous reconnais parfaitement, vous êtes don Estevan de San Lucar.

— A la bonne heure, voilà de la mémoire, bien que nous ne nous soyons pas vus depuis bien des années.

— Oui, à Paris, répondit machinalement don Luis.

— C'était le bon temps alors, fit-il en lâchant une bouffée de fumée ; mais que cherchez-vous donc ainsi autour de vous, très cher ?

— Je cherche, pardieu ! je cherche l'Oiseau-de-Nuit, mon ami, que j'ai laissé ici, et que je ne vois pas !

Cette fois, le jeune homme éclata franchement de rire au nez du Mexicain.

Celui-ci fronça le sourcil et rougit de colère.

— Ne m'en veuillez pas ! s'écria vivement l'inconnu, c'est plus fort que moi, je vous demande un million de pardons, mon cher don Luis ; l'Oiseau-de-Nuit, votre ami, et qui est beaucoup le mien, possède cette faculté étrange que, de même que les serpents de nos forêts, il change de peau, non pas comme ces intéressants ophidiens à certaines époques déterminées, mais, selon que cela lui plaît ou qu'il le juge nécessaire : ne comprenez-vous cette fois ?

— Je crois vous comprendre, don Estevan, répondit don Luis en désarmant son fusil et s'en débarrassant ; ainsi donc, ajouta-t-il, l'Oiseau-de-Nuit a changé de peau ?

— Complètement, et à son défaut, il vous faudra vous contenter de moi.

— J'y consens volontiers, mais à une condition, sine qua non. »

— Laquelle ?

— C'est qu'en changeant de peau, l'Oiseau-de-Nuit n'a pas changé de cœur.

— Quant à cela, il n'en est rien ! s'écria-t-il vivement, le changement est tout extérieur, le cœur est resté le même.

Les deux jeunes gens se mirent à rire, se serrèrent la main et s'assirent en face l'un de l'autre.

— J'avoue que j'y ai été complètement pris, dit don Luis avec franchise, votre métamorphose est complète ; j'ai, du reste, été d'autant plus facilement dupe que j'ai retrouvé en vous les traits sinon d'un ami, tout au moins d'une ancienne connaissance.

— C'est vrai, à Paris, nous étions presque liés, nous nous voyions chaque jour, soit au club, soit au théâtre, et même dans le monde, car nous étions reçus dans les mêmes salons.

— C'est aux Champs-Élysées, à un grand bal donné par don Horacio Vivanco de Bustamento, le plus riche hacendero du Mexique ; le jour du baptême de son second ou troisième fils ; je ne sais plus trop bien.

— C'est cela même ; ce don Horacio a joué, dit-on, un très beau rôle pendant la guerre de la France contre notre pays ; vous ne vous doutiez guère alors, cher don Luis, que vous seriez la main d'un ennemi mortel.

— Bon ! fit en riant don Luis, j'avais le pressentiment que vous deviendriez mon ami dévoué ; le cœur a de ces révélations mystérieuses, cher don Estevan.

— Allons ! vous êtes un charmant et spirituel compagnon ; je sens que je vous aime de plus en plus, et que bientôt je ne pourrai plus me passer de vous.

— Sur ma foi ! cher don Estaven, il en est de même de moi ! Enfin, je possède donc ce « *rara avis* » presque toujours si vainement cherché, je ne dirai pas un, mais deux amis fidèles et dévoués ! Dieu soit loué, bien peu d'hommes peuvent en dire autant.

— Quel est ce second ami ?

— Un jeune homme charmant, à peu près de notre âge, beau, riche, cœur grand et généreux, pitoyable aux malheureux, dévoué à ses amis, toujours la main ouverte et le sourire sur les lèvres.

— Mais c'est tout simplement un phénix que cet homme dont vous me faites le portrait ?

— Non, c'est une bonne, franche et loyale nature, voilà tout ; vous l'aimerez.

— Je l'aime déjà, quel est son nom ?

— C'est un « *Christiano viejo* » ; pure race castillane, sans mélange d'aucune sorte ; il se nomme don Fabian de Salazar y Tresantos de Salvatierra, nous avons fait nos études ensemble à Paris, au collège Rollin ;

— Pendant que moi je faisais les miennes à Louis-le-Grand à la même époque.

— « *Vive Dios !* » cher ami ; vous êtes l'homme le plus étrange qui soit au monde ! je n'ai jamais vu de Sachem Peau-Rouge de votre force ! je ne vous quitte plus avant que vous me disiez votre histoire. Je suis avec vous en pleines « *Mille et une Nuits*. »

— Je ne demande pas mieux que de vous satisfaire, cher ami ; d'ailleurs c'est convenu entre nous, à charge de revanche bien entendu ?

— Parbleu ! fit-il en riant.

— Cependant, permettez-moi de vous poser une condition.

— Faites ; quo désirez-vous ?

— Pour des motifs tout personnels, et, que, sans doute, je vous expliquerai bientôt, je désire que, avant de commencer mon récit, vous me disiez la vérité, du moins, si vous la connaissez, sur votre aïeule dona Luisa Perez de Sandoval.

— C'est une bien triste histoire, que vous me demandez là, mon ami ? fit-il en hochant mélancoliquement la tête.

— Je le sais, don Luis.

— Mais quel intérêt ?...

— Permettez-moi de ne vous rien dire encore à ce sujet, mon ami.

— Soit, je n'insiste plus ; vous la connaissez donc, cette histoire ?

— Oui, à peu près, mais peut-être, soit par ignorance, soit pour des raisons que je ne dois pas rechercher tant qu'à présent, ne m'a-t-on pas dit la vérité sur la malheureuse existence de cette dame ; c'est donc cette vérité que je tiens surtout à connaître.

— Soit, puisque vous voulez la savoir...

— Franchement, oui, mon ami, je vous le répète, cela m'intéresse plus que je ne saurais vous le dire.

— Je vous remercie.

— Écoutez-moi donc : je commence.

Enfin, il releva la tête, et humant à deux ou trois reprises la fumée de son cigare :

— L'histoire de mon « aïeule, » est fort courte ; elle n'a d'intéressant qu'un seul fait, mais celui-là est terrible et navrant ; c'est l'histoire de son mariage.

— Ainsi elle a été réellement mariée ?

— L'ignorez-vous donc ?

— Pardon, d'après ce que l'on m'a rapporté, la cérémonie aurait eu lieu, en effet.

— Eh bien ?

— Mais le prêtre, toujours d'après ma version, le prêtre aurait été supposé, et par conséquent le mariage nul.

— C'est une odieuse calomnie ! s'écria énergiquement don Luis.

— C'est précisément parce que depuis quelque temps j'ai des doutes à cet égard, que je vous ai prié de me révéler la vérité, mon ami.

— Eh bien, la vérité, la voici. écoutez bien ; en 1771 c'est-à-dire il y a précisément un siècle, deux familles puissantes occupaient le rang le plus élevé dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne ; ces deux familles étaient celles de don Carlos de Tordesillas, président de la Chambre des comptes des Indes, dont les richesses étaient incalculables ; on disait alors et on dit encore aujourd'hui : Riche et heureux comme un Tordesillas, bien que le bonheur de cette famille commence depuis quelque temps à se démentir, et que sa fortune soit au moins diminuée des deux tiers.

— Je connais cette famille, que de récents malheurs ont frappée à l'improvisto, sans que les causes en aient été jusqu'à présent bien connues ; le chef actuel de cette famille est don Lope de Tordesillas, gouverneur de l'État de Sonora.

— C'est cela même ; un charmant cavalier, dit-on, très galant près des dames ; quand à moi, je ne le connais que de nom.

— Passons à la seconde famille.

— Celle-ci était la famille de Sandoval y Alvarado ; les Sandoval, dont la noblesse remonte à bien des siècles avant la conquête Espagnole, étaient de race Incas, pure ; ils étaient

alliés de très près au dernier et infortuné empereur du Mexique.

Leur nom indien était « Viehitluy Guaytimotzin ; » après la conquête, une fille de cette noble famille épousa le célèbre « conquistador » Alvarado, d'où provient son nom et son titre espagnol, les Sandoval étaient beaucoup plus riches que les Tordesillas, leur fortune était surtout beaucoup plus claire et plus honorable, disait-on, que celle des Tordesillas ; mais cela est de peu d'importance ; or, en 1771 le chef de la famille de Sandoval dont je ne sais pas les noms indiens, était don Lucio Perez de Sandoval y Alvarado.

Il jouissait d'un grand crédit auprès du vice-roi ; dans une circonstance assez grave, le vice-roi menacé d'une disgrâce et ayant une grande confiance en don Lucio de Sandoval, le pria de rendre à Madrid et de plaider sa cause devant le roi d'Espagne et ses ministres.

Don Lucio accepta, à cette époque la vapeur n'était pas, sinon inventée, du moins appliqué, en Europe ; c'était donc une affaire sérieuse que la traversée de l'Atlantique, et qui exigeait de grandes précautions, car on n'en revenait pas toujours ; don Lucio avait deux enfants, un fils âgé alors de quatorze ans, qu'il se proposait d'emmener avec lui, et de placer à Madrid dans l'Académie de la jeune noblesse espagnole, et dont le nom était Pancho Perez Alvarado, comme c'était la coutume dans cette puissante famille pour tous les fils, avant de succéder au nom, et une fille âgée de dix-sept ans, réunissant en elle la beauté des deux races dont elle sortait, par conséquent admirablement belle ; et ce qui était encore préférable, possédant une haute intelligence, une inimitable bonté, et une candeur qui la faisait aimer et admirer de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher.

Dona Carmen, la mère de dona Luisa, était une vertueuse femme, confite en dévotion, mais d'un esprit borné, sans cesse occupé de pratiques religieuses et incapable de veiller sur sa fille comme cela était nécessaire ; don Lucio savait cela ; il fit son testament, confia la tutelle de dona Luisa à don Carlos de Tordesillas, son ami intime, puis il se rendit à la Vera-Cruz, où il s'embarqua pour Cadix, sur un des galions de la flotte des Indes.

— Il fit une heureuse traversée, sans doute ?

— Oui, les galions réussirent à éviter les corsaires français et anglais ; ils se rendirent directement à Madrid ; don Lucio plaça son fils à l'école de la noblesse, loua un hôtel ou plutôt un palais magnifique calle de Carretas, et il commença aussitôt ses démarches en faveur du vice-roi, les négociations furent longues ; le vice-roi avait de nombreux et puissants ennemis à la « Corte ; » plus d'un an s'écoula ainsi.

Enfin, après quinze mois de démarches incessantes, don Lucio réussit à gagner définitivement la cause qu'il défendait avec tant de dévouement : il se hâta d'aviser le vice-roi de ce succès inespéré, et lui-même faisait ses préparatifs de départ, lorsque à la suite d'une lettre que don Carlos de Tordesillas lui adressait de Mexico, il éprouva une si grande douleur, qu'il tomba subitement malade et fut emporté en moins de quinze jours ; avant de mourir il fit venir son fils à son chevet, lui remit la lettre de don Carlos de Tordesillas, et exigea de lui, dit-on, un serment terrible ; le jeune homme, car don Pancho avait près de seize ans à cette époque, fut ramené à l'école de la noblesse ; deux heures plus tard don Lucio rendit le dernier soupir.

— Et don Pancho que devint-il ? accomplit-il le serment qu'il avait fait à son père ?

— Don Pancho Perez de Sandoval, car il avait pris ce nom

en qualité de chef de la famille, resta encore pendant trois ans à Madrid, il avait vingt ans lorsqu'il s'embarqua à Cadix sur le galion le « San-Jose, » pour se rendre à la Vera-Cruz.

— Eh bien ?

— Eh bien, le « San-Jose » mit à la voile, mais jamais il n'arriva à la Vera-Cruz, on n'en eut jamais de nouvelles ; le sort de don Pancho demoura un mystère, que rien jusqu'à présent n'a réussi à dévoiler ni éclaircir.

— Peut-être ? murmura don Estevan entre ses dents.

— De sorte, continua don Luis, que don Pancho, étant le seul héritier direct de la famille de Sandoval, le nom s'éteignit, et aujourd'hui, après un siècle, vous et moi, nous sommes peut-être les seuls qui nous souvenons encore de cette noble et infortunée famille.

— Vous la plaignez ? dit don Estevan avec surprise.

— Certes, et du fond du cœur, car les Sandoval portaient un nom sans tache ni tare d'aucune sorte ; c'était de nobles cœurs, de grands caractères, et qui jamais n'ont menti à leur fière devise : tout pour l'honneur.

— Bien, don Luis, je vous aime de parler ainsi d'une famille dont la vôtre était l'ennemie.

— Vous vous trompez, don Estevan, nous n'avons jamais été les ennemis des Sandoval, au contraire.

— Eh quoi ! il serait possible ! s'écria le jeune homme au comble de la surprise.

— Une seule fois notre histoire s'est confondue avec celle des Sandoval, et cette fois ce fut pour lui rendre l'honneur qu'un lâche lui avait ravi !

— Oh ! s'écria don Estevan avec un accent terrible, on nous aurait trompés et pris pour dupes, à ce point ! ce serait par trop d'impudence ; quel est le lâche dont vous parlez, Luis, mon ami, dites-moi son nom ?

— Calmez-vous donc, Estevan, que se passe-t-il en vous, au nom du ciel ! Qui peut vous troubler à ce point ?

— Vous saurez tout, mon ami, mais par grâce ce nom ?

— Il se nommait don Fernando de Tordesillas.

— Lui ? ce noble et généreux jeune homme ! s'écria-t-il avec explosion.

Don Luis Perez éclata d'un éclat de rire tellement strident et si plein d'ironie et d'amertume que, malgré lui, don Estevan resta atterré.

— Eh bien, dit don Luis, d'une voix vibrante, je vais vous dire ce que c'était que ce don Fernando, ce lâche et méprisable séducteur de femmes, ce don Juan sans cœur, ce Lovelace de carrefour, dont le sourire souillait la femme à qui il s'adressait et dont l'amour monstrueux était une honte pour la malheureuse trompée par lui !

— Parlez ! oh ! parlez ! don Luis, je veux tout savoir !

— J'ignore quel puissant intérêt vous pousse à connaître cette hideuse histoire, si vieille et si oubliée aujourd'hui ; puisque vous l'exigez, je vous la dirai tout entière, mais souvenez-vous de votre promesse, don Estevan.

— Je la tiendrai ; vous avez ma parole, mon cœur dût-il se briser, vous saurez tout ; croyez-moi, don Luis, si terribles que soient vos révélations, les miennes les dépasseront encore.

— Écoutez-moi donc alors, et dans quelques minutes vous saurez la vérité.

Il y eut un court silence ; puis don Luis reprit :

— Don Carlos de Tordesillas avait deux fils, don Albino, le cadet, qui faisait ses études pour être prêtre, et don Fernando,

l'aîné ; don Albino avait seize ans, c'était un pâle et délicat jeune homme, très simple, disait-on, et qui, du reste, ne joua qu'un rôle très effacé dans cette sinistre et douloureuse histoire ; don Fernando avait vingt-cinq ans : c'était un beau et fier cavalier, haut la main, jetant l'or à poignée, se battant pour un oui, pour un non, et même pour un rien selon son humeur ; joueur, buveur, profondément corrompu ; fort admiré des dames qu'il courtisait avec une audace insolente, et, comme don Juan Tenorio, dont il prétendait descendre en ligne collatérale, ayant un mépris complet pour toutes les femmes ; pronant leur amour comme un jouet, et leur brisant le cœur entre deux éclats de rire ; souvent même, il en courtisait plusieurs à la fois et se plaisait à les mettre en présence ; je n'en finirais pas si je vous rapportais la moitié des infamies qu'on lui attribuait ; mais ce qui rendait plus redoutable encore cet homme, c'était cette apparente douceur, cette loyauté qu'il savait si bien feindre, ces nobles sentiments qu'il affichait avec une perfection si complète ; en un mot, c'était un démon sous les dehors d'un ange ; et encore les démons, ainsi qu'on nous les représente, ont-ils parfois des faiblesses qui, pour un instant, les rapprochent de l'humanité ; mais cet homme n'avait rien ; il était complet pour le mal ; jamais son cœur n'avait battu que de luxure, il raillait et déflorait les choses les plus saintes et les plus respectées ; sa parole mordante et incisive tuait tout bon sentiment au fond du cœur ; son regard fascinait comme celui du serpent.

— Mais c'est le portrait d'un monstre que vous me faites là ? s'écria don Estevan.

Aussi don Fernando était-il un monstre ; il ne put voir dona Luisa, je ne dirai pas sans l'aimer, mais sans la désirer ; la première fois qu'il la vit, il se jura qu'elle serait à lui ; quand à dona Luisa, il lui fit peur ; à sa vue, un triste pressentiment lui serra le cœur, elle pâlit et faillit s'évanouir ; don Fernando sourit et passa sans plus s'occuper d'elle cette fois : dona Luisa avait un amour au cœur, cette sauvegarde précieuse contre toute séduction d'où qu'elle vienne ; la jeune fille avait dix-sept ans au départ de son père pour l'Espagne : depuis deux ans elle aimait d'un amour pur et chaste, qui faisait sourire les anges, un jeune homme que le hasard avait mis sur son passage un jour, pour la sauver d'une mort imminente, en tuant d'un coup d'épée un taureau furieux qui se précipitait sur elle et allait l'atteindre ; ce jeune homme se nommait don Henrique de Luna y Montiel.

— C'était votre aïeul ?

— Oui ; je ne vous dirai rien de plus sur notre famille, vous a connaissez.

— Je la connais, oui, don Luis, répondit-il affectueusement ; je sais qu'elle est noble entre toutes, et qu'à l'époque dont vous parlez elle était puissante et fort riche ; continuez.

— Don Henrique avait vingt-sept ans ; c'était, au dire de tous, un cavalier accompli : c'était surtout un homme de cœur, d'une loyauté généralement reconnue et de mœurs irréprochables ; son amour pour dona Luisa était une idylle, chantée à l'unisson dans le cœur des deux jeunes gens.

Lorsque don Lucio de Sandoval fut sur le point de quitter le Mexique pour se rendre en Espagne, don Henrique se présenta à lui en compagnie de son père don Tibucio de Luna, il déclara son amour à don Lucio et lui demanda la main de sa fille ; don Lucio connaissait depuis longtemps l'amour du jeune homme pour sa fille, il l'approuvait.

Il accueillit favorablement la demande de don Henrique ; huit jours plus tard, les deux jeunes gens furent fiancés, le contra

rédigé et signé par les membres des deux familles ; seulement don Lucio mit pour condition au mariage que la bénédiction ne serait donnée aux deux fiancés que lors de son retour d'Espagne ; les choses ainsi convenues et réglées, don Lucio de Sandoval partit.

— Et ce contrat ?

— Existo dans les archives de notre famille, ainsi que le double du testament fait par don Lucio de Sandoval, ces deux pièces d'une si haute importance sont entièrement écrites de la main de don Lucio et signées par lui.

— Oh ! oh ! murmura don Estevan en fronçant le sourcil.

— Don Henrique était, grâce à sa qualité de fiancé, reçu chez les dames de Sandoval pour faire sa cour à dona Luisa ; bientôt il s'aperçut que dona Luisa devenait triste, préoccupée, il aperçut sur son visage pâli des traces de larmes ; don Henrique pressa la jeune fille de questions ; bref, il fit si bien qu'il obtint d'elle une confession entière.

Il paraît que, depuis le départ de don Lucio de Sandoval, don Fernando, présenté par son père aux dames de Sandoval, s'était si bien fait accepter par la mère de la jeune fille, femme d'un caractère très faible, vous ai-je dit, qu'il avait fréquemment répété ses visites et avait peu à peu fini par s'installer de telle sorte dans le palais de Sandoval, qu'il y passait souvent des journées presque tout entières, faisant assidûment la cour à dona Luisa, l'obsédant et la tourmentant sans lui laisser un instant de repos ; tandis que de son côté don Carlos de Tordesillas s'emparait si complètement de l'esprit de dona Carmen de Sandoval, que la pauvre femme ne voyait plus que par ses yeux et se joignait aux deux hommes pour faire la guerre à sa fille, lui reprocher son amour pour don Henrique et lui répétait sans cesse l'éloge de don Fernando, qu'elle était résolue, disait-elle, à lui donner pour époux, qu'elle le voulait ou non.

Cependant la crainte de son mari la retenait encore ; bien que don Carlos de Tordesillas lui eût assuré que don Luis était décidé à rompre le mariage de sa fille avec don Henrique, dona Carmen gardait encore quelques mesures envers le jeune homme, attendant, pour le congédier définitivement, la lettre que don Carlos de Tordesillas lui affirmait qu'elle ne tarderait pas à recevoir de son mari.

En effet, don Henrique avait depuis quelque temps remarqué dans les manières de dona Carmen avec lui une froideur croissante, qu'il ne savait à quoi attribuer ; la jeune fille compléta sa confession en avouant au jeune homme qu'elle était en proie à une terreur continuelle ; que plusieurs fois don Fernando avait essayé de pénétrer dans son appartement à son insu ; que la plupart des domestiques de sa mère lui étaient vendus, et qu'elle ne savait plus que devenir.

Don Henrique la rassura autant que cela lui était possible, lui promit de veiller sur elle, et l'assura qu'il saurait la sauvegarder contre tout danger venant de don Carlos ; don Henrique se mit aussitôt en mesure de tenir les promesses qu'il avait faites à sa fiancée, et bien lui en prit, comme vous allez voir.

— Don Fernando avait donc sérieusement l'intention d'épouser dona Luisa, puisqu'il se faisait aider par son père pour la réussite de ce projet ?

— Nullement, je vous ai dit que cet homme ne respectait rien ; son père était sa première dupe, il lui avait fait de fausses confidences ; don Carlos de Tordesillas était flatté intérieurement d'une alliance avec une maison aussi illustre que celle de Sandoval, voilà pourquoi il venait si complètement en aide à son fils auprès de dona Carmen ; ne savez-vous pas que dans

toute affaire louche, les complices inconscients sont les plus redoutables ?

— C'est vrai, dit don Estevan d'une voix sourde ; cependant, jusqu'à présent, je vois une intrigue assez déloyale à la vérité, don Carlos et son fils connaissant les engagements pris par don Lucio de Sandoval envers don Henrique de Luna, mais rien qui ressemble encore à une machination odieuse.

— Pensez-vous, dit don Luis avec ironie, que l'homme qui courtisoit une jeune fille, dont il veut faire sa femme, veuille de parti pris la déshonorer aux yeux de tous, pour s'assurer de son amour ?

Cela n'est pas possible, ce serait le comble de l'infamie ! s'écria le jeune homme avec indignation.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LA GRANDE HALTE.

Le long de la route poussiéreuse, sous les brûlants embrasements du soleil de midi, le bataillon gravit la côte escarpée qui conduit à Trarières. On est fatigué, car il fait chaud, et il y a longtemps qu'on marche. S'allongeant en une double file des deux côtés de la route, les soldats ne font pas entendre ces chants joyeux dont le rythme frauc aide à la marche. Pour chanter, les gosiers sont trop secs, et il y a longtemps que les gourdes sont vides.

Point de traînards toutefois. Ce n'est pas seulement parce que le commandant est sévère sur la discipline, c'est parce qu'on sait qu'une fois là-haut, les clairons sonneront la grande halte. Comme on va déboucher les bouteilles !

On soupire donc après Trarières, mais personne peut-être plus que le vieux commandant à moustaches grises, qui marche en tête de la colonne au pas tranquille de son vieux cheval. Le commandant Kergaz est un vieux brave à trois poils. Il y a trente ans qu'il est au service ; une balafre sillonne de haut en bas son énergique figure ; sur sa poitrine la croix d'officier de la Légion d'honneur brille comme pour attester la vaillance du vieil officier. Tout en cheminant, il cause avec un capitaine.

— Drôle de chose, tout de même, que la vie, Borgier. Qui m'eût dit que je reviendrais un jour à Trarières !

— Vous avez déjà passé dans ce village, mon commandant ?

— J'y ai passé... oui, répond avec un gros rire M. Kergaz, j'y ai passé seize ans de ma vie tout simplement.

— Seize ans !

— Oh ! c'étaient de belles années, bien que quelques-unes ne m'aient, pour cause, laissé aucun souvenir. C'est là qu'un jour le brigadier de gendarmerie m'a trouvé sur la route, gémissant comme un millier de possédés, mais ne demandant qu'à vivre.

— Que faisiez là dedans le brigadier de gendarmerie ?

— L'office de Saint-Vincent de Paul, tout simplement, mon cher ; il recueillait un enfant abandonné.

— Quoi, mon commandant, on vous avait ainsi laissé sur la route ?

— Eh, mon Dieu, oui ! J'étais probablement pour mes parents un encombrant bagagé, ils s'étaient débarrassés de moi.

— C'est affreux !

— Oh ! ne jetons la pierre à personne ! Qui sait à quelle extrémité ils étaient réduits, et s'ils n'ont pas longtemps hésité à en venir là ? Paix à leur âme, s'ils sont morts, et que Dieu leur pardonne. Pour moi, il y a longtemps que c'est fait.

— Quel âge aviez-vous alors, mon commandant ?

— Vous comprenez bien, Borgior, que je n'avais pas mon extrait de naissance sur moi. On a pensé que je pouvais avoir deux ans environ, et on m'a enregistré comme tel.

— Mais qui a pris soin de vous ?

— Le brigadier était un bien brave homme, et c'est certainement la Providence qui l'avait conduit vers moi. Il était marié depuis plusieurs années et se désolait de n'avoir point d'enfants. Il a trouvé tout simple de m'adopter. Vous voyez que Dieu fait bien ce qu'il fait. A la place de parents qui, probablement, ne m'aimaient guère, il m'en a donné qui m'ont élevé et qui ont fait de moi un honnête homme.

— Et un brave officier !

— Taisez-vous, capitaine, je ne vous demande pas de compliments.

— Et ces braves gens vivent toujours ?

— Hélas ! non. Ils sont morts tous depuis longtemps. C'est pour cela que je me suis engagé à dix-huit ans ; sans cela je serais peut-être meunier.

— Meunier ?

— Oui, figurez-vous que j'étais devenu amoureux de la fille au père Magloire qui possédait le moulin qu'on aperçoit là-haut sur la côte. C'était une jolie fille que Rose, et je puis dire sans fatuité que je ne lui étais pas indifférent. Regardez-moi bien, je ne suis pas beau, n'est-ce pas ?

— Mon commandant...

— Allons, c'est bien, je le sais ; mais je puis bien vous dire qu'à dix-huit ans, quand je n'avais pas de balafre et que j'avais des cheveux blonds bouclés, je n'étais pas mal. En tout cas, c'était l'avis de Rose.

— Eh bien, pourquoi ne l'avez-vous pas épousé ?

— Capitaine, si vos hommes n'avaient pas de munitions, est-ce que vous les mèneriez au feu ?

— Dame ! à moins de ne pouvoir faire autrement...

— C'est justement l'affaire. On n'est jamais forcé d'entrer en ménage, quand on n'a pas le sou. L'argent, ce sont les munitions pour le combat. Or, ma giberne était vide. Je voulais bien me battre tout de même : mais quand j'ai été causer de cela au père Magloire, il m'a tranquillement mis à la porte.

— Et vous vous êtes résigné ?

— Oh ! pas tout de suite, bien entendu. J'ai tempêté, je crois même que j'ai un peu pleuré, mais Rose était plus raisonnable que moi. Elle m'a calmé et m'a promis de m'attendre jusqu'à ce que j'aie fait fortune. Ma foi, dans ce temps-là, je croyais que c'était la chose la plus simple du monde, et pour amasser des rentes, je n'ai rien trouvé de mieux que de m'engager. Drôle d'idée, hein ?

— Et Rose, qu'est-elle devenue ?

— Ah ! la pauvre fille ! imaginez-vous qu'à l'insu du papa, bien entendu, nous nous écrivions. Nous nous faisons mutuellement les plus beaux serments du monde, lorsque, Patatras ! à l'assaut de Sébastopol, le premier, pas le bon, j'ai le bras cassé par un biscaien. Les Russes, restés maîtres du terrain, me ramassèrent et m'emmenèrent comme prisonnier. Les camarades qui m'avaient vu tomber racontèrent au camp que j'avais été tué. La nouvelle fut transmise au maire de Trarières, et me voilà porter mort.

— Mais Rose ?

— Eh bien, qu'est-ce que vous vouliez qu'elle fit ? Elle m'a pleuré, puis elle a fini par épouser le garçon meunier. Quand je

suis revenu en France, j'ai appris ce qu'il en était, et pour ne pas lui faire de peine, je me suis promis de ne pas remettre les pieds à Trarières. Voilà, mon cher, le roman de ma vie, et, je vous le dis bien bas ; voilà pourquoi aussi je ne me suis jamais marié. Mais trêve aux sentiments, voilà que nous arrivons ; faites sonner la grande halte et allons déjeuner !

En effet, pendant cette conversation, les soldats avaient achevé de gravir la pente et étaient arrivés sur la place du village, dont les habitants s'apprêtaient à leur faire fête.

En un clin d'œil, les faisceaux furent formés, et les soldats se mirent à préparer leur déjeuner.

Les officiers avaient avisé un modeste « bouchon » et avaient envahi la salle, vide de buveurs, chose extraordinaire, car on était au dimanche, et la messe était dite depuis longtemps.

— C'est toujours le même cabaret, murmura M. Kergaz, en se penchant vers le capitaine Borgior, mais ce n'est plus le vieux père Jérôme. En trente ans, tout change, ce n'est pas étonnant.

A ce moment, le cabaretier s'approcha pour disposer le couvert des officiers.

— Eh ! mon brave, exclama joyeusement le commandant, on ne boit donc pas à Trarières, qu'il n'y a personne chez vous ?

— Faites excuse, mon officier, mais c'est qu'aujourd'hui tout le monde est à la vente.

— A la vente ? quelle vente ?

— Une vente par autorité de justice, répliqua le cabaretier en baissant la voix ; mais s'il vous plaît, ne parlons pas de cela ! Voilà la pauvre veuve qui vient se réfugier chez nous avec sa fille ; elle a bien assez de chagrin sans qu'on l'augmente, en parlant devant elle de ses malheurs.

Les officiers jetèrent au coup d'œil sur la place. On voyait venir, en effet, une paysanne dont les traits flétris gardaient encore un vague reflet de beauté et qui s'appuyait sur une jeune fille.

— Tiens, la jolie paysanne ! s'écria étourdiment un jeune sous-lieutenant.

Mais sa réflexion n'eut pas d'écho. Les deux femmes venaient d'apparaître à la porte du cabaret, vivante image de la douleur. Par un sentiment de respect, tout le monde s'était tu, et pas un mot ne fut prononcé pendant qu'elles traversaient la salle.

Le capitaine Borgior tourna machinalement la tête vers son commandant. M. Kergaz était devenu blanc et mordillait sa moustache.

— Qu'avez-vous, mon commandant ? murmura-t-il, pendant que les autres convives reprenaient leur conversation bruyante.

— Ce que j'ai, chevrota le commandant, je crois que je deviens fou ! Avez-vous regardé ces deux femmes ?

— J'avoue que je n'ai regardé que la jeune fille.

— Eh bien, moi aussi, et c'est là ce qui me trouble. J'ai cru revoir Rose quand elle avait seize ans et que j'en avais dix-huit !

— Ah ! diable... après tout, qui sait ?

— Comment, qui sait ? Rose, si elle vit encore, elle doit avoir près de cinquante ans.

— Oui ; mais puisqu'elle s'est mariée, ne peut-elle pas avoir une fille ?

— Grand Dieu, murmura M. Kergaz, c'est vrai !

Il resta un instant songeur, puis apercevant le cabaretier, il lui fit un signe.

Celui-ci accourut.

— Ecoute, dit le commandant, baisse-toi entre le capitaine et moi, et réponds. Qu'est-ce que c'est que cette femme dont on va vendre aujourd'hui les meubles ?

— C'est la femme du meunier, dit Jérôme à voix basse. Elle a perdu son mari il y a deux ans ; ce n'était pas un très-bon sujet, et il était ici plus souvent qu'au moulin. Quand il est mort, il n'a laissé que des dettes. La pauvre Rose a bien fait ce qu'elle a pu pour les payer, et elle y serait arrivée, sans un usurier qui s'est montré impitoyable. C'est lui qui fait vendre aujourd'hui les meubles.

— Rose ? tu as dit Rose ? Serait-ce la fille au père Magloire qui vivait ici il y a trente ans ?

— Tout juste ! murmura le paysan surpris. Vous la connaissez donc ?

— Et la somme est forte ? riposta le commandant.

— Cinq cents francs !

M. Kergaz se leva :

— Viens avec moi, dit-il au cabaretier ; j'ai à te parler sur la place.

Tous deux sortirent.

— Où donc va le commandant ? demandèrent deux officiers.

— Chut, messieurs ! interrompit le capitaine Borgier, approchez-vous de moi, j'ai à vous conter une touchante histoire.

.....

Lorsque, une demi-heure plus tard, le commandant rentra dans la salle, sa figure était rayonnante, il tenait à la main un paquet de papiers timbrés.

— Tiens, dit-il à Jérôme, quand nous serons partis, tu lui remettras cela. Tout est payé ; elle peut rentrer chez elle.

— Mais, dit le paysan, elle me demandera...

— Tu lui diras que ce sont les officiers du bataillon qui ont voulu faire une bonne œuvre, et surtout tu ne parleras pas de moi !

— Mon commandant, interrompit doucement le capitaine Borgier, ces messieurs, ont une grâce à vous à vous demander.

— Qu'est-ce, messieurs ? dit M. Kergaz en regardant les officiers.

— Pendant votre absence, dont j'avais deviné le motif, je leur ai raconté ce que vous m'aviez dit en venant. Ils ont voulu s'associer à vous. Vous avez racheté les meubles, permettez-nous d'assurer pour quelques mois l'existence de la pauvre veuve. Nous avons fait une collecte et...

— Messieurs, dit le commandant, dont la voix trembla, je vous remercie et j'accepte. Jérôme se chargera de nos commissions. Mais il est deux heures, le régiment doit repartir. Raliez vos hommes, et en route !

Un quart d'heure après, il n'y avait plus un soldat à Trarières. Au loin, seulement, on apercevait la silhouette du commandant, dressé sur son cheval et jetant un dernier regard du côté du moulin.

Outre nos agents de Paroissés, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autoriser à prendre des abonnements.

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

VI

LE PACTE DE LA MORT.

— Enfant, dit Exili, une trahison pouvait aussi bien lui donner cette liberté ! Pour l'éprouver, je lui fis une confidence insignifiante ; dès le lendemain, il fit appeler le major général et lui révéla ce que je lui avais confié.

— Et ce fut son arrêt de mort ?

— Vous l'avez dit.

— Malheureux ! murmura Sainte-Croix.

— Oui, continua amèrement Exili, le malheureux ! qui, sans scrupule, eut trahi la confiance d'un compagnon de misère !

Ah ! cette mort-là ne me pèse guère ! N'étais-je donc pas dans mon droit en me défendant ?

Seul de nouveau, je renouvelai bien des fois encore le périlleux voyage ; mais je dus renoncer à creuser un passage sous la pierre ; le canal était soigneusement pavé, et les dalles de grès résistèrent à tous mes efforts.

Alors j'entrepris de desceller. Œuvre gigantesque et qui eût paru folle à tout autre qu'un prisonnier, j'étais privé de toute espèce d'instruments et obligé de travailler dans l'obscurité la plus profonde,

Mais le temps et la patience sont deux forces auxquelles rien ne résiste. Donnez-moi des siècles et avec une épingle je renverserai la Bastille. La goutte d'eau presque impondérable qui tombe toutes les secondes, finit par user le rocher ; ainsi j'espérais renverser cette pierre qui seule me séparait de la liberté.

Pendant deux ans de suite, toutes les nuits, j'entrepris mon périlleux voyage ; on me donna un autre compagnon, il mourut ; je voulais être libre.

J'avais réussi à me fabriquer quelques instruments : une scie, une sorte de ciseau, un levier...

Enfin, une nuit, après d'incroyables efforts, je sentis que la pierre commençait à se remuer dans son alvéole ; j'eus comme un délire de joie, bientôt calmé, hélas ! car je venais de m'apercevoir que jamais, avec mes seules forces, je ne parviendrais à détourner assez la masse pour m'ouvrir un passage.

— On ! mais maintenant, s'écria Sainte-Croix, maintenant que je joindrai mes forces aux vôtres, nous renverserons cet obstacle.

Venez, Exili, n'attendez pas une minute. Oh ! tenez, je sens dans mes bras une vigueur à remuer le monde.

Exili sourit.

— Vous êtes impatient, chevalier, dit-il

— Impatient ! lorsque je vois que je touche à ma liberté, seule chose précieuse ici-bas.

O mon ami ! pourquoi m'avoir laissé agoniser à vos côtés pendant plus d'une année, dans ce cachot fatal, lorsque vous pourriez m'en ouvrir les portes !

Du jour où vous m'avez jugé digne d'être votre élève, pourquoi ne m'avez-vous par dit : Viens, partous, soyons libres !

Mais vous ne comprenez donc pas que par ce bienfait, vous m'enchaînez à vous pour toujours, bien plus que vous ne l'avez en partageant avec moi votre science fatal !...

— Je ne vous ai pas encore dit tous les obstacles, interrompit Exili ; il en est un que le temps seul pouvait le cr. Et lequel ?

— Tout en travaillant la nuit à mon ouvrage de délivrance, le jour j'employais toute mon intelligence à me procurer un plan exact de cette partie de la Bastille ; il m'importait de savoir à quel point pouvait aboutir mon souterrain.

Il serait trop long de vous dire les mille ruses auxquelles je dus avoir recours pour en arriver à mon but. Enfin, après bien des essais, il me fut prouvé que le canal ne communiquait pas aux fossés de la Bastille, mais bien à une autre citerne située dans le jardin même du gouverneur.

— Et le découragement ne s'est pas emparé de vous ? demanda le chevalier que stupéfiait tant de patience et de volonté.

— L'homme de cœur ne se décourage jamais ; il tourne les difficultés qu'il ne peut surmonter, voilà tout. Aux imbéciles de s'asseoir désespérés au pied de l'obstacle qui les arrête.

En feignant une maladie, je pus visiter le jardin du gouverneur.

J'ai vu la citerne, la remonter est un jeu d'enfant, et une fois sur le bord, il n'y a plus qu'une barrière matérielle, le rempart.

Il s'agit de descendre dans le fossé et la hauteur est prodigieuse.

Il faut une échelle, me dis-je, mais cette échelle, je la ferai.

Et depuis, assembler les matériaux nécessaires, est devenu ma seule pensée.

Ce lingé que vous m'avez vu demander pour vous et pour moi, matériaux ; ces bandes de toile que j'obtenais du chirurgien pour un mal à la jambe que je n'eus jamais, matériaux.

Mais telle est votre inexpérience et la légèreté de votre caractère, que jamais vous ne vous êtes aperçu de rien.

— C'est vrai ! s'écria Sainte-Croix, je me rappelle maintenant.

Que de fois je vous ai vu couper des bandes aux draps de votre lit et refaire ensuite la couture ; mais ma pensée était loin d'une évasion, que je ne songerai même pas à vous demander ce que vous en vouliez faire.

Mais pourquoi ne m'en avoir pas prévenu plus tôt ?

Exili hochait la tête en souriant.

— En vous avertissant de mes projets, je rendais votre captivité mille fois plus pénible encore.

Par mes leçons, par mes travaux, j'ai pu vous abrégier le temps.

— Mais ne pouvais-je vous aider ?

— En rien. Il n'y avait qu'à attendre, et vous ne savez pas attendre.

— Cependant...

— Regardez-vous plutôt ! Vos mains tremblent, votre visage est en feu, vos yeux tout hagards comme ceux d'un insensé.

Oh ! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et j'ai bien agi comme je devais le faire.

Mais à cette heure ? à cette heure tout est prêt, nous avons les matériaux nécessaires. Il faut peu de temps pour fabriquer une échelle solide, je sais où trouver un gîte sûr en sortant d'ici, dans un mois, chevalier, nous serons libres.

Désirant de joie, Sainte-Croix serra convulsivement Exili notre ses bras.

— O mon ami ! mon maître, mon bienfaiteur, disait-il, que ne puis-je, à cette heure, donner tout mon sang pour vous, qui, après m'avoir fait fort contre les hommes, redoutable et puissant par votre science, me traitez comme un père son enfant, et m'ad-

mettez à partager le fruit de votre patience et de votre courage.

Oh ! merci mille fois merci ! Madeleine, ma bien-aimée Madeleine ! je vais donc le revoir, je vais donc être heureux encore, doublement heureux, par l'amour et par la vengeance !

— Encore faudra-t-il qu'à nous deux nous puissions romuer la pierre, interrompit le vieil alchimiste, qui sourit doucement de l'exaltation de son élève.

— En doutez-vous, Exil ? Est-ce sérieusement que vous vous demandez si la masse cédera à nos efforts ? Oh ! je ne doute pas, moi...

Cependant Exili avait soulevé les couvertures de sa couchette.

Il éventa son matelas, plein de linges de toute sorte, amassés depuis près de deux années.

— Voilà nos richesses, dit-il.

Sur l'heure ils se mirent en besogne.

Le temps, pour Sainte-Croix, passait rapide comme l'éclair.

Seules, les nuits lui semblaient d'une intolérable longueur.

Il ne pouvait dormir. Fermait-il les yeux, d'épouvantables fantômes peuplaient son sommeil, ses rêves étaient toujours un horrible cauchemar.

Il se voyait dans le souterrain, s'épuisant en vains efforts pour ébranler la pierre ; elle résistait, puis elle finissait par tomber sur sa poitrine ; elle l'écrasait de sa masse...

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

INFORMATIONS

Avec ce numéro commence notre nouveau roman : **UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE**. Quoique beaucoup moins long que celui que nous venons de terminer, ce nouvel ouvrage est, croyons-nous, beaucoup plus intéressant, tant par la fertilité des scènes émuantes qu'il contient, que par l'époque récente où se passe le drame.

Dans le but de faire connaître notre journal, nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre **FEUILLETON ILLUSTRE** à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. Afin de leur permettre de se faire une idée de nos ouvrages, sur demande nous ferons parvenir sans aucune charge, les quatre premiers numéros à toute personne qui en fera la demande.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du **FEUILLETON ILLUSTRE** à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs.

LES ÉDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents. 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1938, B. de P.^a Montréal.

4, Rue St. Jacques